

Le neveu ouvre ses yeux, plus rouges qu'un pantalon de soldat, et débite gracieusement :

—Monsieur de Ribolard, enchanté de faire votre connaissance... c'est un bonheur que m'enviera la cour de Monaco.

Le garçon revient avec les consommations demandées par le vermicellier. Laissé libre par le duc de lui servir ce qu'il voudrait, le garçon a cru être agréable au client en lui apportant un nouveau saladier plein d'eau pour faire encore infuser son nez.

Les époux Ribolard n'osent interroger, mais ils restent les yeux braqués sur le saladier en se demandant ce que le duc veut faire de ces trois litres de liquide.

—Est-ce qu'il va les boire ? dit tout bas le mari à mademoiselle de Veausalé.

—Même par les plus grandes chaleurs M. de Croustafior ne se rafraîchit jamais que le bout des doigts, répond l'institutrice.

—Et ça lui calme la soif ?

—Parfaitement. Quand elle est trop ardente, il se rafraîchit le bout du nez, ajoute Paméla qui, craignant que le duc ne se livre encore à son exercice, cherche à prévoir le cas.

Mais rien n'étonne Ribolard de la part d'un homme aussi riche, et il réplique :

Ces grands seigneurs se permettent bien des choses.

Assez embarrassé de son saladier, M. de Croustafior le passe à son neveu, en disant :

—Tenez, Bonifacio, désirez-vous un peu vous rafraîchir les yeux ?

—Les doigts, le nez, les yeux... Il paraît qu'ils se rafraîchissent tout... excepté la langue, se dit le vermicellier en avalant son cassis.

—Non, merci, ça commence à s'éclaircir, répond le gros blond.

Ribolard trouve que c'est le vrai joint pour chauffer la conversation, et il s'écrie gracieusement :

—Monsieur le comte de Aricoti possède une bien belle âme. L'état de ses yeux fait l'éloge de sa vive sensibilité. Pour qu'une scène de drame ait pu le faire pleurer à tel point, il faut qu'il soit bien impressionnable.

—Très-bien ! très-bien ! fait tout bas mademoiselle de Veausalé, mes compliments, monsieur Ribolard... on n'aurait pas mieux dit dans le grand monde.

Tout fier de l'éloge obtenu de la difficile Paméla, le mari pousse le coude de sa femme en lui murmurant :

—Dis donc aussi quelque chose, Cunégonde, ils vont croire que tu es en cire.

Le fait est que madame Ribolard est restée, bouche béante, en contemplation devant les deux étrangers.

—Que veux-tu que je leur dise ?

—Quelque chose d'aimable.

Cunégonde se recueille un instant, puis elle prend sa mine gracieuse pour demander :

—Viendrez-vous manger la soupe à la maison un de ces jours ?

Mademoiselle de Veausalé fait un bond énorme d'indignation sur la banquette en entendant cette invitation trop cavalière, qui jure avec tous ses grands principes de savoir-vivre. Mais le duc de Croustafior s'incline gracieusement et répond :

—C'est un honneur que j'ambitionnais sans oser le solliciter.

—Eh bien, si vous voulez, mardi, je tâcherai d'avoir un joli poisson et ma fille vous fera un flan.

Ribolard est resté stupéfait du succès de sa femme en parlant aux grands de la terre.

Quant à Virginie, qui a assisté muette à cette scène, un petit pressentiment vient de l'avertir qu'un danger pourrait bientôt la menacer, et elle songe à son Paul.

A l'autre bout du café, Ernest et le charlatan, assis à leur table, ont deviné ce qui se passe.

—Sapristi ! grogne Borax, c'était bien la peine de dépenser dix sous de poivre pour empêcher ces deux cocos de s'entendre avec les Ribolard !

V

Le lendemain de cette soirée à l'Ambigu, la charmante Virginie, qui vient de se lever, est rêveuse dans sa chambre. Elle a enfin compris le motif de cette étrange agitation que, la veille, montraient ses parents. La brusque invitation à dîner et sa prompte acceptation lui annoncent la prochaine entrée de deux inconnus dans la maison paternelle qui, ordinairement, ne s'ouvre qu'à de vieux amis, tous anciens commerçants.

Au retour du théâtre, elle a surpris entre ses parents et Paméla quelques phrases à mots couverts qui l'ont éclairée sur la cause de l'invitation. Enfin, elle a deviné que son amour pour Paul va avoir à soutenir un assaut, et elle s'est préparée à le défendre.

Le commencement de l'attaque ne se fait pas longtemps attendre. Au premier bruit qu'elle a entendu dans la chambre de sa fille, madame Ribolard, que la joie a empêché de dormir, est entrée chez Virginie, dont elle guettait le réveil.

—Bonjour, ma bichette, t'es-tu bien amusé hier au théâtre ? demande la brave femme après avoir d'abord embrassé sa fille comme du bon pain.

—Oui, maman, beaucoup.

—La demoiselle de la pièce fait, à la fin, un joli mariage, n'est-ce pas ? Un colonel de cavalerie très-riche, très-riche ! Aimerais-tu à faire un pareil mariage ?

—A épouser un colonel de cavalerie ?

—Un colonel, ou un avoué, ou un grand seigneur, peu importe ! pourvu qu'il ait une immense fortune, ajoute la mère, qui veut arriver adroitement à son but.

—Oh ! maman, l'héroïne n'épouse pas le colonel à cause de sa fortune, mais parce qu'elle l'aime et qu'il l'a défendue contre le traître. Ah ! à propos du traître, dis donc, est-ce que tu ne trouves pas qu'il ressemble beaucoup à un des messieurs que tu as invités à dîner ?

—Auquel ?

—A celui qui avait des yeux rouges... tu sais ? le petit blond énorme.

—Où vois-tu donc qu'il soit énorme ? demande madame Ribolard, décontenancée par cette première appréciation donnée par sa fille sur le comte Bonifacio.

—Comment, tu ne le trouves pas gros ?

—Mais non, mais non, il possède tout au plus ce que dans le grand monde on appelle un dodu de bon goût.

—Oui, mais, dans le petit monde, on nomme cela un éléphant.

—Oh ! Virginie, tu es injuste.

—C'est vrai, car il serait vraiment impossible de prendre pour une trompe le nez de ce monsieur... Te souviens-tu, maman ? tu m'as dit toi-même qu'il ressemblait à une queue de lapin.

—Mais, bichette, une queue de lapin ne manque pas d'une certaine élégance.

—Là où elle est placée dans le lapin, c'est possible ; mais, au milieu de la figure d'un monsieur, je t'assure qu'elle perd beaucoup de son élégance.